Commémorer Pascal en 1923 (I)

Philippe Olivera

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/882>

DOI : 10.4000/ccrh.882

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2002

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Philippe Olivera, « Commémorer Pascal en 1923 (I) », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 28-29 | 2002, mis en ligne le 22 novembre 2008, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/882> ; DOI : 10.4000/ccrh.882

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Commémorer Pascal en 1923 (I)

Philippe Olivera

- 1 Fort loin d'être une présentation de résultats, même provisoires, d'une recherche en cours, l'exposé ici proposé doit avant tout être pris pour ce qu'il est : un exercice inspiré par la proposition du GRIHL de voir, à propos du XVII^e siècle considéré comme un objet, si dix-septiémistes et contemporanéistes pouvaient échanger leurs points de vue, si les approches des uns pouvaient servir les autres. Cherchant avec Christian Jouhaud sur quel objet concret pouvait être tentée une telle confrontation, nous sommes convenus de nous pencher sur le numéro spécial d'une revue de 1923, la *Revue hebdomadaire*, consacré au tricentenaire de Pascal. Sur un objet aussi restreint, le propos sera lui aussi modeste : plutôt que de formuler des hypothèses plus ou moins bien fondées et que seule une étude à la fois plus large et plus systématique permettrait d'éprouver, il ne s'agira que de quelques remarques sur les écueils auxquels le lecteur savant s'expose lorsqu'il se trouve en demeure de produire lui-même un discours sur le discours. Il n'est peut-être en effet pas tout à fait vain d'interroger notre propre pratique et notamment la tentation d'une lecture lettrée. Par là, nous entendons une lecture qui s'autorise d'une compétence spécifique propre à ceux qui participent de la culture lettrée pour produire les commentaires et les jugements qui sont au fondement de cette culture lettrée même. Un objet comme le XVII^e siècle d'une manière générale, et comme Pascal en particulier, est en effet particulièrement propice à la production, plus ou moins explicite et le plus souvent sous-entendue, de ces commentaires et jugements par lesquels, sans toujours en être conscient, le scholiaste (pour proposer un équivalent français de l'anglais *Academic*) affirme son appartenance à la communauté des lettrés et participe au jeu de la distinction culturelle.
- 2 Le meilleur moyen de situer la *Revue hebdomadaire* qui se propose de construire un « monument » à Pascal à l'occasion du tricentenaire de sa naissance est peut-être de partir de la Société des conférences dont elle va reprendre, à la fin de 1923, la publication des séances. Justifiant la nécessité de cette tribune dont la véritable fondation remonte à 1905 et à la volonté de fournir à Ferdinand Brunetière celle dont on l'avait privé en le chassant de l'École normale supérieure au moment de l'affaire Dreyfus, le directeur de la

revue la place entre la Sorbonne où désormais on parle « trop bas » et le Parlement où l'on parle « trop haut » ou « trop fort », dit-il, ce qui n'est pas la même chose. La principale activité de la Société est le « cours annuel » professé le plus souvent par un académicien et consacré à l'histoire de la littérature française, auquel s'ajoutent depuis la guerre quelques conférences d'actualité¹. La *Revue hebdomadaire* est à l'image de cette Société des conférences dont elle se fait l'éditeur : une publication qui se veut le conservatoire du bon goût face à l'érudition (« allemande ») qui gagne l'université et face à la vulgarité de la parole démocratique. Lancée par Plon en 1892, la revue joue pendant les années vingt un rôle important dans le dispositif éditorial de cette maison. Elle est en effet parfaitement complémentaire de la *Revue des Deux Mondes* avec laquelle Plon entretient des relations privilégiées : tout en se posant comme elle dans le sillage de l'institution académique, la *Revue hebdomadaire* est la « petite » revue non seulement par la taille (*in-18* alors que la « grande » est *in-octavo*) mais aussi par le contenu à la fois moins imposant et plus souple. Elle publie des textes souvent plus courts et moins importants au regard de la hiérarchie académique en vigueur, mais aussi plus variés. Elle permet ainsi de suivre l'actualité de plus près et de couvrir un domaine plus large en rabattant vers Plon des auteurs plus jeunes, moins consacrés ou que leurs choix esthétiques et politiques éloignent du vaisseau amiral de la *Revue des Deux Mondes*.

- 3 On retrouve cette diversité dans le numéro « Pascal » que François Le Grix présente comme le résultat d'une volonté d'être « le plus vaste, le plus complet » et de rassembler « les témoignages les plus divers ». On y trouve quelques morceaux tirés des cérémonies officielles organisées à l'occasion du tricentenaire : le discours prononcé par Barrès à Clermont-Ferrand au nom de l'Académie française, le prêche de l'abbé Bremond dans la cathédrale de la ville et le discours du philosophe Jacques Chevalier devant l'Académie de Clermont. Les treize autres contributions cherchent à couvrir tous les aspects du personnage de Pascal, en faisant appel à des « noms » plutôt qu'à des spécialistes. Sont d'abord traités les principaux épisodes de sa vie avec, outre Barrès et les « enfances de Pascal », l'article que Jean Balde consacre à Jacqueline Pascal et celui de Cécile Gazier, une des rares spécialistes, sur Pascal et Port-Royal. Viennent ensuite les vues et jugements divers sur Pascal : Paul Valéry d'abord, puis le bloc catholique formé par l'abbé Bremond, Jacques Maritain, Robert Valléry-Radot, Jacques Chevalier et François Mauriac. Le critique converti Charles Du Bos est plus loin, placé au milieu de ceux qui traitent de Pascal et de la science (Paul Desjardins et Lucien Fabre), de Julien Benda, de Joseph Baruzi. Pour finir, Guy de Pourtalès ajoute une petite touche d'érudition bibliographique avec un article sur les éditions originales des *Pensées* avant que Charles-Gustave Amiot ne vienne livrer ses « impressions et conclusions ».
- 4 Il ne s'agit là que d'une publication parmi les très nombreuses autres alors consacrées à Pascal. Si l'on en juge cependant par ce qu'en dit Paul Souday dans son article-bilan du *Temps* sur la commémoration du tricentenaire et sur les écrits qu'elle a inspirés, celui de la *Revue hebdomadaire* sort du lot comme l'un des plus volumineux et des plus complets². Avant d'aborder la question décisive des lecteurs d'un tel numéro et des usages qu'ils peuvent en faire, on commencera par passer en revue les principaux écueils que pourrait en inspirer le commentaire.

Fausses pistes, bavardages critique et historique

- 5 Les fausses pistes les plus évidentes consistent à utiliser un tel objet pour dire ce que l'on croit déjà savoir. Dans le registre du discours critique comme dans celui de la chronique historique, le numéro spécial de la *Revue hebdomadaire* se prête alors au jeu d'un bavardage sur le mode de la reconnaissance. On y reconnaît, apparemment perdus dans la masse des pages, les éléments dont le caractère « significatif » est fondé ailleurs, dans la culture qu'on a de la littérature française en général ou de cette époque en particulier.
- 6 La première tentation du bavardage est d'abord celle d'y voir confirmée la singularité française du XVII^e siècle. Un siècle qui serait tout entier, dans l'ordre de la littérature, à la France, ce que seraient : Cervantès à l'Espagne, Dante à l'Italie, Shakespeare à Angleterre et Goethe à Allemagne. Or, alors que l'occasion est pourtant belle et la situation de commémoration propice aux élans de ce genre, on ne trouve guère dans la *Revue hebdomadaire* de tentatives pour faire de Pascal autre chose qu'un grand auteur français parmi d'autres.
- 7 À bien chercher, on voit bien Charles Du Bos esquisser un parallèle entre Pascal et Shakespeare et Barrès déclarer que *Les Pensées* sont « notre *Divine comédie*, beaucoup plus humble certes, à peine esquissée, mais combien plus actuelle ». Mais il ne s'agit là que d'exemples choisis dans la foule des références mobilisées et des noms proposés pour la prolifération de comparaisons que suscite la commémoration. Dans cette foule où voisinent les Grecs et les grands étrangers avec les Français de toutes les époques, il faudrait faire preuve d'une finesse sans doute excessive pour aller trouver un modèle ou un système de référence plus ou moins stable. Aucune trace en tout cas d'une entreprise comparable à celle de Gide quand il propose en 1929 le nom de Montaigne à un Allemand le pressant de donner l'équivalent français de Goethe.
- 8 Sans se décourager, le critique-historien peut alors chercher ailleurs, en reprenant par exemple le propos qu'Albert Thibaudet développait justement en réaction à l'élection de Montaigne par Gide³. S'élevant contre une tendance à la « centromanie [...] contraire au génie et à l'élan de la littérature française », il considérerait que s'il fallait chercher l'équivalent français de Goethe, il le voyait lui dans le dialogue Montaigne-Pascal-Voltaire, prolongé par Chateaubriand. Il continuait en considérant que dans une littérature française « commandée par l'existence des genres » eux-mêmes toujours constitués par deux styles (majeur-mineur, masculin-féminin, dorique-ionique...), les écrivains français allaient toujours par deux⁴. Or, à lire les pages de la *Revue hebdomadaire*, il semble en effet qu'on puisse se livrer au petit jeu des couples, Montaigne et Descartes paraissant émerger de la masse des auteurs mobilisés en compagnie de Pascal. Dans le cas de Montaigne, il faudra pourtant prendre soin de ne pas confondre le commentaire et le jugement qui conduit par exemple (mais pas seulement) les auteurs catholiques à considérer que Pascal prolonge Montaigne en le dépassant, et les références beaucoup plus neutres qui ne font qu'enregistrer (la belle affaire !) « l'influence » de Montaigne sur Pascal. Si l'on ne retient que le premier type de remarque pour fonder la singularité d'un couple Montaigne-Pascal dans la littérature française, elle n'est alors guère plus récurrente que la référence à Voltaire ou à Chateaubriand. Reste alors Descartes dont l'opposition-association à Pascal est, elle, plus systématique au fil des contributions de la revue. Mais nous reviendrons plus loin sur le fait qu'elle nous renseigne surtout sur la position des écrivains et critiques rassemblés par la *Revue hebdomadaire* dans le champ intellectuel de l'époque et

notamment de la volonté de se distinguer tout à la fois de la philosophie « officielle » (universitaire) et de la philosophie « populaire » dont le régime républicain fait la promotion⁵.

- 9 En réalité, s'il existe une singularité du XVII^e siècle dans « la » culture française, ce n'est sûrement pas dans le numéro « Pascal » de la *Revue hebdomadaire* qu'elle s'exprime. Pour reprendre une opposition suggérée par Antoine Compagnon à partir de deux grandes collections de la maison Hachette, on est davantage dans l'esprit « Grands écrivains français » que dans l'esprit « Grands écrivains de la France »⁶ : alors que la première, l'équivalent actuel de la Bibliothèque de la Pléiade, ne publie pendant longtemps que des auteurs du XVII^e siècle, les « Grands écrivains français » dont Compagnon dit qu'elle serait l'équivalent des « Écrivains de toujours », est beaucoup plus éclectique. Comme dans cette collection, les « vues » sur Pascal rassemblées dans la *Revue hebdomadaire* naviguent dans toutes les époques sans accorder au XVII^e siècle une autre importance que celle due au fait que Pascal est un auteur du XVII^e siècle. Voltaire, Chateaubriand et Renan constituent, à égalité avec les récits Périer (la sœur et la nièce), et autant que Montaigne et Descartes, les éléments d'un discours périphérique obligé sur Pascal.
- 10 On pourrait poursuivre, mais c'est suffisant pour montrer qu'on est depuis le début engagé dans un bavardage critique assez vain.
- 11 Quittant le registre des considérations générales sur « la » littérature française et l'image qu'en donnerait le numéro « Pascal », il semble possible de s'engager sur un sol en apparence plus solide en considérant ce même numéro comme le miroir du climat intellectuel de l'époque. Protégé du péché d'anachronisme que comporte toute recherche des permanences, le commentaire s'enracine alors dans la singularité du moment. Il s'agit de profiter de ce que le numéro rassemble des auteurs variés et « représentatifs » pour mettre en valeur, à propos des regards portés sur Pascal, les oppositions majeures du champ de production intellectuelle des années vingt.
- 12 La première de ces oppositions, la plus évidente, serait celle qui sépare le monde des lettrés, écrivains et critiques, du monde des savants et des universitaires. De fait, malgré la volonté affichée de composer un numéro « complet », il n'y a presque pas d'universitaires parmi les auteurs convoqués. Les deux articles historiques sont écrits par deux femmes, dont la première – Jean Balde (pseudonyme de madame Jeanne Alleman) – est un auteur mondain, grand prix du roman de l'Académie française en 1928 et spécialisée dans les biographies de femmes, et dont la seconde – Cécile Gazier – est, elle, spécialiste de Port-Royal, mais dont les livres consacrés à ce sujet sont exclusivement publiés à la Librairie académique Perrin. À côté de Maritain qui enseigne à l'Institut catholique de Paris, le seul universitaire est Jacques Chevalier, professeur de philosophie à Grenoble : avant d'assurer la publication de Pascal dans la jeune « Bibliothèque de la Pléiade » en 1936, ce vulgarisateur de Pascal dans des collections plus ou moins édifiantes est surtout là comme un auteur catholique⁷. Sans parler de la rapide note de Pourtalès sur les éditions originales des *Pensées*, le seul texte construit comme une amorce de recherche est celui que Baruzi consacre à « Pascal et 'la vanité de la peinture' » en recensant tous les passages des *Pensées* où il est question d'esthétique. Il s'agit par ailleurs de Joseph et non de Jean, son frère, philosophe et historien des religions à la Sorbonne puis au Collège de France. On verrait ainsi dans la *Revue hebdomadaire* l'écho de l'opposition bientôt théorisée (mise en formule, plutôt) par Thibaudet entre créateurs et professeurs⁸. Il faudrait alors s'empresse de rebondir sur l'opposition déjà évoquée entre le rationalisme scolaire et républicain (Descartes) et l'anti-positivisme des écrivains et des critiques. Au-

delà des catholiques, on le retrouve chez les auteurs du numéro qui abordent le Pascal « géomètre » : Paul Desjardins, l'organisateur des décades de Pontigny qui range Pascal avec Galilée contre Descartes, ou Lucien Fabre, prix Goncourt 1923, qui lance pendant les années vingt la première collection de vulgarisation savante chez l'éditeur jusqu'ici exclusivement littéraire qu'était Gallimard.

- 13 La seconde opposition mise en scène par la *Revue hebdomadaire* serait celle des catholiques et des non-catholiques. À lire les textes des premiers, on mesure le poids de la contrainte que fait peser pendant les années vingt l'institution ecclésiastique sur ceux qui s'en réclament. Alors que la question est très secondaire, voire complètement passée sous silence chez les autres, savoir si le janséniste Pascal fut un bon chrétien est au contraire décisif pour tous les auteurs catholiques. C'est particulièrement évident dans la contribution de Bremond qui reprend la partie de son prêche à la cathédrale de Clermont où il examine cette question. Maritain développe quant à lui un discours habile pour avancer Pascal contre Descartes et pour l'annexer au thomisme dont il est le principal porte-drapeau en France à l'époque, mais surtout pour le soustraire au délicat problème de son orthodoxie en le plaçant sur le terrain de la seule apologie où les preuves rationnelles de l'existence de Dieu et les arguments proprement philosophiques n'ont plus cours et où seule compte l'efficacité de l'action. Chez Robert Valléry-Radot, c'est Pascal mobilisé contre Renan dont c'est l'anniversaire officiel la même année que Pascal, et contre les cérémonies officielles des religions laïques qui veulent à toute force faire des grands hommes des « bienfaiteurs de l'humanité ». Jacques Chevalier oppose lui un Pascal classique et un Pascal romantique, la raison de Pascal et la vie de Pascal, pour mettre en scène la synthèse harmonieuse entre ces deux tendances dont le duel caractérise selon lui la philosophie contemporaine et que l'écrivain dépasse *in fine* avec Dieu la nuit du 23 novembre 1654... Mauriac, enfin, défend Pascal contre Voltaire et Renan, et joue sa propre partition en mobilisant Proust et Rimbaud, la modernité littéraire dont il se réclame et qu'il entend concilier avec son identité d'écrivain catholique. Chez tous ces auteurs catholiques formant bloc au centre du numéro de la *Revue hebdomadaire* affluent ainsi en permanence les échos des débats acharnés et des querelles internes à l'Église depuis la grande crise du modernisme d'avant-guerre, au point de constituer l'axe de toutes leurs contributions en les distinguant clairement des autres.
- 14 On trouverait aussi une autre opposition entre les deux figures majeures du numéro, les deux seuls auteurs cités par les autres, que sont Barrès et Valéry. D'un côté l'académicien, le héros patriotique de la guerre, qui fait avec Pascal l'éloge des gloires nationales, et de l'autre, le poète de la *Nouvelle Revue Française*, le seul qui joue le jeu de la provocation en refusant l'esprit de célébration pour attaquer Pascal. Ses « Variations sur une pensée » s'en prennent à l'angoisse de Pascal devant les « espaces infinis » dénoncée comme stérile et comme fausse (« je vois trop la main de Pascal... ») par opposition à la connaissance lumineuse de Léonard⁹. L'article de Valéry est d'ailleurs le seul du numéro qui fasse événement, provoquant réponses et polémiques. Il sera repris l'année suivante dans le premier volume de *Variétés*. Dans cette opposition de ton, on verrait donc l'opposition de l'académisme conformiste et de la « liberté » du poète, la lutte entre « l'esprit *Revue des Deux Mondes* » et « l'esprit NRF », entre Plon et Gallimard pour la représentation légitime du génie français de l'époque.
- 15 Le problème, c'est qu'au même moment Valéry présente sa première candidature à l'Académie française où il entrera deux ans plus tard et que Barrès s'efforce avec son *Jardin sur l'Oronte* de montrer qu'il est encore l'écrivain du « culte du moi » en provoquant

une vive querelle avec les tenants de la responsabilité de l'écrivain. Plus généralement, ce sont toutes les oppositions qui précèdent et dont le numéro Pascal de la *Revue hebdomadaire* serait le miroir qu'il convient de relativiser. Non pas pour elles-mêmes, mais pour l'écho qu'on pense y trouver là. Nous sommes en effet aux antipodes d'un numéro de combat et d'une mise en scène des oppositions. Quand on connaît précisément leur virulence à l'époque, leur importance pour le partage des positions dans l'espace intellectuel, on ne peut manquer d'être au contraire frappé par la volonté d'apaisement qui règne dans ces pages. Le seul qui s'efforce de faire le combattant, contre la République et ses intellectuels, est Valléry-Radot et encore le fait-il sur un mode beaucoup moins polémique qu'ailleurs. La cohabitation des auteurs au sein du même numéro, l'absence de prise à partie directe des uns envers les autres ou contre ce qu'ils représentent domine très largement ce numéro de célébration.

- 16 Écrivains et universitaires ? Il suffit de rappeler que c'est à la Sorbonne que Barrès prononce les deux autres hommages à Dante et à Renan qu'il réunira en 1923 en volume avec son article de la *Revue hebdomadaire*. On est ici fort loin des charges de Fernand Vanderem dans la *Revue de France* contre l'esprit de « manuel » et beaucoup plus proche du ton des *Nouvelles littéraires* où Frédéric Lefèvre, dans ses « Heures avec », ne cesse de défendre les universitaires contre le mépris des écrivains qu'il interroge.
- 17 Catholiques et laïcs ? Chacun développe son propos sans véritable volonté de combat. On est en tout cas fort loin, même avec l'opposition de Pascal et de Descartes, des batailles entre les tenants de Voltaire et ceux de Bossuet notamment lors du centenaire de la mort du premier en 1878¹⁰. Même Benda, pourtant spécialiste de la querelle et pamphlétaire patenté, est ici tout miel en jouant l'incroyant (il dit « le libertin » pour faire XVII^e siècle) pour dire ce qu'il apprécie chez le catholique Pascal, sa capacité à tenir compte de la position d'autrui.
- 18 Nous avons donc un numéro apaisé, dont ceux qui plongent alors la plume dans le vitriol semblent avoir été soigneusement écartés. C'est compréhensible pour le franc-tireur qu'est Suarès, un pascalien aussi fervent que virulent¹¹. Mais beaucoup moins pour Henri Massis qui n'a pas encore la position qui sera par la suite la sienne chez Plon, mais qui est déjà fort proche de cette maison. Il n'est pas indifférent de constater que son usage polémique de Pascal contre l'érudition d'une part et contre la littérature dilettante et amoral (celle de la *Nouvelle Revue Française*) d'autre part passe ailleurs, dans les *Nouvelles littéraires* là encore¹².
- 19 Qu'à cela ne tienne ! dira celui pressé d'utiliser la *Revue hebdomadaire* pour faire le chroniqueur. Justement ! Si le numéro est apaisé, c'est que l'époque l'est aussi ! Et d'en faire le miroir inverse d'une période de réconciliation politique et intellectuelle après la grande fracture de l'affaire Dreyfus et avant celle des années trente. Les catholiques réintègrent le champ littéraire (voyez leur présence au sommaire) au moment où la République rétablit ses relations diplomatiques avec Rome. Quant à l'absence des rationalistes et des positivistes, elle devient le signe de l'esprit du temps, de cette « crise de l'intelligence » comme on dit à l'époque ou d'un « retour » de l'irrationnel comme on l'écrit à longueur de pages dans les « aventures intellectuelles » et autres panoramas des idées¹³.
- 20 On évolue ici entre le bavardage critique et le bavardage historique dont le principe consiste à confirmer ce que l'on sait déjà (ou que l'on croit savoir) avec une source suffisamment exotique pour apporter quelques nuances piquantes.

- 21 Notre propos n'est évidemment pas de confondre les registres critiques et historiques ni de laisser entendre que l'histoire intellectuelle est condamnée au bavardage, mais seulement d'attirer l'attention sur les dangers de cette histoire lorsqu'elle s'empare d'objets qui, sans être construits scientifiquement, et parce qu'ils jouissent d'une « cote » élevée dans la hiérarchie des sujets légitimes de la culture lettrée, deviennent les prétextes d'un discours historique qui finit par ressembler à s'y méprendre au discours critique dont il fait pourtant mine de se distinguer.

Une culture de « philistins » ?

- 22 On finira en posant une question et en insistant sur une dernière impasse, beaucoup plus intéressante, car elle concerne notre approche des écrits mineurs auxquels on se trouve fréquemment confronté. De quelle forme de culture relève un tel numéro de revue ? Il faut bien se demander qui lit ces textes et surtout quels usages en sont faits. Et ce, d'autant plus qu'en l'absence d'éléments précis sur le lectorat de la *Revue hebdomadaire*, nous sommes tentés d'y projeter nos propres impressions de lecture.
- 23 Devant cette célébration de papier, c'est en effet ce qu'il faut bien nommer comme du mépris qui l'emporte. Aucun texte ne semble émerger. Certains sont plus brillants que d'autres, mais ils font tous la même chose : ils commencent avec une citation, qui de Sully-Prudhomme, qui de Chateaubriand ; ils traitent ensuite leur sujet et démontrent leur thèse presque toujours formulée de la même manière. À grand renfort de références et de remarques plus ou moins étayées, il s'agit de convaincre en quelques lignes de ce que Pascal est « avant tout » ceci, cela, ou autre chose encore. Ce numéro est composé comme une succession de dissertations plus ou moins inspirées, même si elles ne vont pas toutes jusqu'à épouser le modèle scolaire thèse-antithèse-synthèse comme celle de Jacques Chevalier par exemple.
- 24 Chaque auteur y fait son numéro jusqu'à la caricature, d'autant plus prononcée que l'auteur en question est réputé, alors comme aujourd'hui, et donc caricaturable. Barrès, c'est « la terre et les morts » (*sic*), Pascal héritier des roches volcaniques de l'Auvergne. Valéry fait du Valéry comme personne en commençant par un dialogue grec comme il les affectionne, faisant le brillant en prenant le contre-pied systématique des lieux communs attachés à Pascal, disant « nous » quand il veut que le lecteur pense avec lui et préférant dire « je » lorsqu'il veut faire admirer au même lecteur les rouages de sa pensée à lui. Bremond, l'académicien en soutane du « sentiment religieux » mène son procès en orthodoxie de Pascal avec Sainte-Beuve comme principale source d'arguments canoniques. Maritain est peut-être celui qui va le plus loin : non seulement il enrôle Pascal dans le camp thomiste, mais surtout il en fait un Maritain du XVII^e siècle, apologiste avant tout plutôt que philosophe. Il va jusqu'à expliquer qu'on ne comprend « l'attitude pratique » de Pascal
- [...] que si l'on se place au point de vue des aptitudes réelles présentées à l'égard des arguments métaphysiques, je ne dis pas par les simples, en qui le sens commun garde sa vigueur intègre, je dis par la catégorie très déterminée de gens cultivés auxquels il avait affaire
- 25 Or, c'est très précisément ce qu'il essaie alors de faire comprendre aux autorités religieuses de son temps qu'il s'efforce de convaincre d'indulgence envers les jeunes écrivains modernes (Cocteau, Jacob, Delteil...) qu'il tente de ramener dans le giron de l'Église.

- 26 Continuons : Mauriac n'a de cesse d'accoler au nom de Pascal ceux de Proust et de Rimbaud, Chevalier prend le contre-pied du thomisme maritainien pour évoquer Bergson et Blondel, etc... Que penser de cette succession de textes « à la manière de... » par les intéressés eux-mêmes ? Qu'on le veuille ou non, et l'ironie des lignes précédentes comme les sourires qui les accueillent en sont un signe, je crois que nous sommes insensiblement tirés vers une lecture à la Nietzsche pour citer celui qui, dans les *Considérations inactuelles* et à propos des études historiques, fustige le plus violemment les « philistins », les bourgeois à demi lettrés à qui il semble aller de soi qu'un tel numéro s'adresse.
- 27 Le numéro spécial de la *Revue hebdomadaire* serait une version très dégradée de la conversation de salon, chacun prenant la parole à tour de rôle avec une bonhomie de bon aloi, sans vraie polémique, entre paradoxes et sincérité bien contrôlée, sans jamais perdre de vue la nécessité de mettre en scène son propre personnage. Une conversation publique, une fenêtre de la sociabilité mondaine ouverte sur le grand public, comme, si vous me permettez la comparaison, telle émission culturelle télévisée ou telle soirée de gala où chaque artiste pousse la chansonnette avant de regagner son fauteuil.
- 28 Le public ? Le bourgeois passé par le secondaire d'avant sa « massification », l'élite sociale fière de sa culture et de ses références. On notera au passage que Pascal (comme Bossuet) est un auteur socialement clivant, un auteur de lycée à l'exclusion des autres niveaux d'enseignement, un classique n'apparaissant dans aucune des listes de best-sellers établies par Martin Lyons pour la première moitié du XIX^e siècle alors que c'est le cas de La Fontaine, de Perrault, mais aussi de Racine ou de Molière¹⁴. Un de ces auteurs dont la lecture entretient le sentiment d'appartenance à une élite de la culture, à l'époque où l'enseignement des lettres au lycée commence juste à s'ouvrir aux autres périodes que le XVII^e siècle¹⁵. À la différence de la très sérieuse *Revue des Deux Mondes*, la *Revue hebdomadaire* donnerait la version la plus commune de cette culture lettrée en s'alignant sur les nouveaux hebdomadaires dont c'est alors le moment de l'émergence : les *Nouvelles littéraires* (1922), *Candide* (1924), *Gringoire* (1928)..., avec lesquels on entrerait au XX^e siècle dans l'ère de la culture lettrée de masse. Il faudrait alors considérer la *Revue hebdomadaire* comme un de ces périodiques voulant mettre « dans la grande circulation des auteurs encore réservés au petit nombre » pour reprendre ce que dit *a posteriori* Maurice Martin du Gard du projet de ses *Nouvelles littéraires*¹⁶. Un de ceux par lesquels le (petit) bourgeois prendrait connaissance et aurait le sentiment de participer aux débats lettrés des milieux de la capitale d'une manière plus légère et plus accessible qu'à la *Revue des Deux Mondes* ou à la *Nouvelle Revue Française* où les mêmes auteurs se retrouvent par ailleurs. Si j'en juge par un travail mené sur un autre hebdomadaire culturel (*Les Lettres françaises*) à une autre époque (les années cinquante et soixante), le numéro spécial anniversaire des grands écrivains et des grands artistes semble être d'ailleurs un exercice privilégié de ce genre de publications. Le fait qu'avec son numéro Pascal la *Revue hebdomadaire* s'y prête pour la première fois depuis sa création trente ans plus tôt serait un autre signe de l'émergence d'une véritable « culture hebdomadaire ».
- 29 Toutes ces hypothèses qui sont de l'ordre de la vraisemblance reposent sur des impressions de lecture. Elles paraîtront d'autant plus vraies qu'elles établissent un partage de la culture (vraie) et de la demi-culture (fausse), dans lequel nous nous trouvons nous-mêmes engagés puisqu'elles permettent à celui qui les formule et à ceux qui les partagent de se placer du bon côté. Il faudrait d'ailleurs interroger la faiblesse de l'autocensure lorsqu'à la différence de la culture dite « populaire » qui appelle toutes les précautions, le mépris s'exerce à propos de la culture « moyenne » des « philistins ». Mais

je finirai en évoquant ce qui fait à mon sens tout l'intérêt du numéro Pascal publié par la *Revue hebdomadaire* en 1923, et qui me semble devoir conduire à se méfier d'une telle lecture et d'un tel réflexe de notre part.

- 30 Il s'agit du seul article dont il n'a pas encore été question, le dernier, intitulé « impressions et conclusions sur Pascal » et signé par un certain Charles-Gustave Amiot. Cet auteur est un parfait inconnu, sans être vraiment un anonyme puisqu'il a publié un volume avant la guerre et quelques autres articles dans la *Revue hebdomadaire*. Autant les autres sont relativement faciles à identifier, autant lui reste un mystère en dehors du fait qu'il nous apprend qu'il a passé la cinquantaine. Or, l'article de cet obscur tranche avec tous les autres.
- 31 À l'exception de Mauriac qui évoque au début de son texte son vieil exemplaire des *Pensées* dans l'édition Brunschvicg, sa « rencontre avec Pascal » de jeune lycéen en proie au doute et aux élans de révolte, Amiot est le seul dont la matière du propos est tout entière constituée par sa propre lecture de Pascal. Commenant avec l'usage que ce dernier fait de la première personne, Amiot revendique le droit de dire « je » en parlant moins de Pascal que de lui-même, de lui-même lisant Pascal. Sont alors hachés menus les esprits forts qui, eux, dissertent sur Pascal, les « guides à travers Pascal » dont il proclame l'inutilité. Et ce, pas même au nom d'un principe, mais tout simplement parce qu'il en est lassé.
- 32 On retrouve dans le texte d'Amiot les mêmes références que chez les autres, le rapport à Montaigne, la comparaison avec Descartes, la figure de Renan, l'invocation de la « modernité » de Pascal et le refus de le laisser aux érudits. Mais avec ces mêmes éléments, il fait tout autre chose, dans un autre registre, celui de sa propre histoire de lecteur où les références attendues s'agencent avec d'autres, beaucoup plus inattendues au milieu de jugements beaucoup moins bridés (Rousseau comme principal héritier de Pascal par exemple) qu'il n'est jamais question de justifier. Et si, comme les autres, Amiot donne sa version de ce qu'est Pascal « avant tout », il est le seul à la considérer avant tout comme « poète ».
- 33 Face au texte de cet inconnu, toutes les hypothèses sont possibles. Celle du pseudonyme, pourquoi pas, où celle d'un familier du directeur de la revue qui le convie à l'occasion pour livrer ses impressions. Nous en choisirons une autre, pas plus improbable, en considérant Amiot comme un lecteur type de la *Revue hebdomadaire*. Quand il déclare que
 [...] les commentateurs de Molière commentent Molière, au lieu que la plupart de ceux de Pascal prennent les textes de leur dieu pour se montrer et se démontrer,
 il faut lui laisser la responsabilité de considérer que ceci est propre à Pascal. Mais lui-même se montre et se démontre, et pourquoi ne pas considérer qu'avec lui, c'est le lecteur moyen de la *Revue hebdomadaire* qui entre comme par effraction dans un texte dont tout semble pourtant le séparer. Il y aurait en tout cas là une possible explication de cette curieuse « conclusion » isolée en fin de volume, et surtout l'idée que le lecteur de la revue n'est pas forcément le bourgeois demi-lettré, le philistin enflé par sa demi-culture, comme on est si vite porté à la croire. Rien ne prouve en effet que le bourgeois de 1923 soit à l'image de ce qu'il lit. Il y a peut-être beaucoup d'Amiot qui lisent la *Revue hebdomadaire* et qui en font ce qu'Amiot en fait lui-même : un usage très personnel qui doit conduire à se méfier de la tendance à confondre un texte et les usages de ce texte.

NOTES

1. Le premier cours de Brunetière avait été consacré aux encyclopédistes, puis Lemaître avait pris la succession avec Rousseau, puis Racine et Chateaubriand. Par la suite, Émile Faguet évoque La Fontaine, Maurice Donnay Molière, André Hallays Mme de Sévigné, René Doumic Lamartine, Georges Sand et Saint-Simon... : F. Le Grix, « Une académie de la parole : la Société des conférences », *Revue hebdomadaire*, 1^{er} décembre 1923. Parmi les premières conférences d'actualité politique, il faut citer celles de Louis Madelin sur « les étapes de la victoire » et celles de Raymond Poincaré sur « les origines de la guerre ».
2. Paul Souday, « Vues sur Pascal », *Le Temps*, 23 juillet 1923.
3. « Réflexions sur la littérature : pour la géographie littéraire », *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} avril 1929.
4. Comme il faut toujours faire une exception pour rendre crédible une hypothèse, Thibaudet ne pouvait cependant s'empêcher de contribuer au passage à la « centromanie » dénoncée en relevant que de ce point de vue, Molière faisait exception (et de le comparer à Shakespeare...).
5. Pour un exemple de dénonciation de la « forme vulgaire du cartésianisme » considérée comme « l'obstacle le plus nuisible au développement de la philosophie pure », voir *l'Essai sur la France* d'Ernst-Robert Curtius, Paris, Grasset, 1932, p. 148-152, le plus français des critiques et historiens de la littérature allemande, où loin d'adopter le regard extérieur et neutre de l'étranger, il se fait le porte-parole d'un pôle particulier du champ intellectuel français. En l'occurrence celui qui est le mieux représenté dans le numéro « Pascal » de la *Revue hebdomadaire*.
6. *La Troisième République des lettres*, Paris, Seuil, 1983, p. 97.
7. C'est l'éditeur des *Pensées* en 1922 chez l'éditeur catholique Gabalda (collection « Les moralistes chrétiens. Textes et commentaires »), puis l'auteur d'un Pascal dans « Les maîtres de la pensée française » chez Plon en 1923, et d'un autre dans « Les Grands cœurs » chez Flammarion.
8. *La République des professeurs*, Paris, Grasset, 1927 et *Physiologie de la critique*, Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1930.
9. Il n'en est d'ailleurs pas fait explicitement mention dans l'article en question mais il va tellement de soi qu'il est pour Valéry le héros positif opposé à Pascal que Souday fait comme s'il était présent dans le texte : « Vues sur Pascal », *op. cit.*, et « Autres vues sur Pascal », *Le Temps*, 30 juillet 1923.
10. Antoine Compagnon, *La Troisième République des lettres*, *op. cit.*, p. 98-101. Pour une vue générale des enjeux idéologiques et des affrontements autour des éditions des *Pensées* de Pascal : Raymond Francis, *Les Pensées de Pascal en France de 1842 à 1942*, Paris, Nizet, 1959, 556 p.
11. Frédéric Lefèvre, « Un grand ami de Pascal : Caërdal. Une heure avec André Suarès », dans le numéro spécial « Pascal » des *Nouvelles littéraires*, 23 juin 1923.
12. « Pascal et nous », *Nouvelles Littéraires*, 23 juin 1923.
13. À titre d'exemple dans un corpus imposant, R. M. Alberes, *L'Aventure intellectuelle du xx^e siècle, 1900-1950*, La Nouvelle Édition, 1950.
14. « Les best-sellers », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, tome III, Fayard, [1985] 1990, p. 409-436.
15. Hélène Mathieu et Anne-Marie Thiesse, « Déclin de l'âge classique et naissance des classiques », *Littérature*, n° 42, 1981, qui montre l'écrasante domination du xvii^e siècle au programme de l'agrégation de lettres jusqu'à la fin du xix^e siècle, domination qui par la force d'inertie des enseignants déjà formés se prolonge ensuite sans aucun doute longtemps.

16. *Les Mémoires*, tome I, Flammarion, 1957, p. 241.